



AVEC LE PAPE FRANÇOIS,
après une messe à la basilique
du Trastevere pour célébrer
les 50 ans de la fondation
de Sant'Egidio, le 11 mars 2018.

LE CHOIX DE LA VIE

Le fondateur de la communauté de Sant'Egidio est certainement le chrétien le plus influent du monde, après le pape François. Son grand rêve : abolir la guerre.

ANDREA RICCARDI MISSIONNAIRE DE LA PAIX

MAX ROSSI/REUTERS





Andrea Riccardi est un historien qui préfère le présent et le futur au passé. « *Vous avez le culte des origines* », nous lance-t-il dans un éclat de rire un peu provocateur, alors que nous lui demandions de raconter ses souvenirs. Qui donc est l'homme qui se cache derrière la barbe du *professore* ? Discret et mystérieux, comme peuvent l'être les diplomates et les gens pudiques, ce célibataire est un moine laïc. Il n'aime rien tant que la vie en communauté et l'amitié fidèle, comme celle qui le lia au grand historien français de la laïcité, Émile Poulat. Parler de lui-même ne l'intéresse pas.

Il aurait pourtant beaucoup à raconter. Au fil des décennies, le professeur d'université, spécialiste d'histoire du christianisme, est devenu le leader catholique le plus influent du monde après le souverain pontife et le laïc chrétien le plus introduit sur la scène internationale et interreligieuse. Il a reçu, en 2009, le prix Charlemagne, un privilège qu'il partage avec Jean Paul II, le pape François, Václav Havel, Bill Clinton, Angela Merkel, une poignée de têtes couronnées et une belle liste de Français célèbres, de Jean Monnet et Robert Schuman à Emmanuel Macron, en passant par Simone Veil, Valéry Giscard d'Estaing ou François Mitterrand. Francophone et francophile, Européen mais aussi Romain, il a l'oreille des papes depuis le pontificat de Jean Paul II. De l'autre côté du Tibre, il fait partie des personnalités italiennes qui comptent. Ministres, chefs d'État et leaders religieux font le détour pour le consulter. Le 26 juin dernier, venu voir le pape, Emmanuel Macron avait ajouté un discret rendez-vous à son agenda : un petit-déjeuner avec le fondateur de la communauté Sant'Egidio sous les splendides fresques du palais Farnèse, l'ambassade de France.

Sant'Egidio est une référence en matière de charité – aide aux pauvres, aux migrants, aux personnes âgées, etc. – et de diplomatie.

Pourtant, comme son ami Jean Vanier, ce chrétien qui veut transformer le monde préfère développer ses convictions évangéliques plutôt que de s'abandonner aux confidences. Loin de rester silencieux, il vient de publier deux livres coup sur coup, aux éditions du Cerf. Dans *la Force désarmée de la paix*, Riccardi met l'accent sur l'une des vocations essentielles de Sant'Egidio : la prévention et la résolution des conflits. « *Le monde a aboli l'esclavage alors que cela semblait chose impossible. Il est en passe d'abolir la peine de mort, qui est une forme de légitimation de la violence. Le monde peut donc abolir la guerre, pas à pas.* » Le second ouvrage élargit encore la perspective. Dans *Tout peut changer*, Riccardi s'appuie sur l'expérience de sa communauté pour déployer sa vision d'un « monde global » où les chrétiens seraient à l'œuvre partout par la prière, le dialogue, la solidarité, la vie avec les personnes âgées, avec les pauvres et avec toutes les « périphéries » chères au pape François. « *Je crois que l'Église possède de grands trésors dans son coffre-fort* », dit-il, défendant un « humanisme chrétien » qui n'a rien d'éthéré. « *L'être humain accompli se trouve vraiment dans l'icône du Crucifié et de crucifiés qui sont à ses côtés sur le Golgotha* », ajoute celui qui, comme historien, s'est beaucoup intéressé aux martyrs chrétiens du XX^e siècle.

Le pudique Riccardi avait levé un coin du voile dans un livre d'entretiens avec l'historien Jean-Dominique Durand et Régis Ladous, *Sant'Egidio, Rome et le monde* (Beauchesne). Jean-Dominique Durand l'a rencontré il y a presque 40 ans. Il se souvient d'avoir été marqué dès cette époque, au début des années 1980, par son attention aux autres, son intelligence « *fulgurante* » et sa capacité de travail

hors du commun. Riccardi n'était alors qu'un jeune historien et le fondateur d'une petite communauté romaine en plein essor, qui allait devenir l'un des plus importants mouvements de laïcs de la fin du XX^e siècle. Puis, au fil des temps, la communauté de Sant'Egidio est devenue une référence, tant en matière de charité – aide aux pauvres, aux migrants, aux malades du sida et aux personnes âgées – que de diplomatie internationale – au point que le mouvement a été rebaptisé « *Onu du Trastevere* » et qu'il a mené avec plus ou moins de succès des discussions historiques, la plus célèbre ayant conduit à l'accord de paix au Mozambique en 1992. Quant au fondateur, il a mené de front des carrières d'universitaire, de diplomate, de théologien et même d'homme politique.

« **Mon histoire est celle d'un jeune Italien de la classe moyenne** », nous dit-il, pour une fois peu respectueux des faits. Mais l'élégance de l'euphémisme ne trompe guère. Car, dès le commencement, de petits cailloux blancs semblent avoir été placés sur son chemin. Né à Rome en 1950, de parents romains, Andrea grandit dans la capitale italienne et en Émilie-Romagne, au sein d'une famille bourgeoise. Son père, président d'une banque, est issu d'une lignée d'Ombrie, une terre de dévotion et d'oliviers imprégnée de la mémoire de saint François. Le petit Andrea se rend à Assise pour la première fois à 4 ans, à l'occasion de la béatification par Pie XII de l'un de ses oncles, Placido Riccardi, moine bénédictin. Cela reste un de ses premiers souvenirs. La religiosité familiale est sobre. « *Le climat familial, confie-t-il à Durand, était tolérant, ni religieux, ni laïciste, ni anticlérical.* » Son père est lié à la revue *Il Mondo*, laïque, de gauche mais non marxiste. Sa mère est « *plutôt laïque* ». Ses frères et lui assistent à la messe dominicale, fréquentent le catéchisme, mais « *sans bigoterie* ». Politiquement, le père est « *plutôt radical, libéral, surtout influencé par le monde*

ANDREA RICCARDI AVEC JEAN PAUL II, en 1979. Le pape polonais a réuni pour la première fois les religions du monde à Assise, en 1986. Depuis, Sant'Egidio a pris le relais.

AVEC ANGELA MERKEL, qui salue Marco Impagliazzo, le président de Sant'Egidio, lors d'une visite de la Chancelière à la communauté de Rome, en 2015.

AVEC JACQUES CHIRAC, le 13 septembre 2009.

de la finance », et s'il a « *peut-être* » voté une fois pour la démocratie-chrétienne en 1948, c'est par « *opposition au communisme* ».

À la maison, Andrea entend parler de la guerre de manière très concrète. Son père, entré dans la Résistance en Albanie après le 8 septembre 1943, avait été déporté en Allemagne. Tommaso, un oncle d'Andrea, étant fasciste, la grand-mère l'avait même envoyé dans le camp pour tenter de récupérer son frère, le père d'Andrea... qui s'était montré inflexible, par esprit de résistance et fidélité au roi d'Italie. Adolescent, Andrea s'intéresse à la politique, et c'est au prestigieux lycée Virgile de Rome, à 16 ans, que les choses se précisent. La société montre des signes d'ébullition qui vont mener à 1968, et, dans cet établissement, comme dans d'autres grands lycées romains, le mouvement étudiant est très fort. Andrea Riccardi lit l'Évangile – il en a acheté un exemplaire à l'âge de 15 ans – et le soir, sur sa Vespa, il se perd dans les périphéries romaines, les *borgate*, lors d'interminables explorations.

Le jeune étudiant est frappé de découvrir une Rome divisée entre ville sacrée, dans le centre, et ville des laissés-pour-compte, pauvres, Italiens du sud immigrés dans leur propre pays, rejetés en périphérie. « *Rome, ville de la papauté, était loin de l'Église, du point de vue de l'expérience humaine* », nous avait-il confié lors d'un entretien pour la revue *Prier*. Au frottement des Écritures, de 1968 et des pauvres des bidonvilles jaillit l'étincelle. Andrea et ses amis veulent changer le monde, avec pour seule arme l'intime conviction que cela passera par la conversion de chacun, à commencer par eux. Et ils s'interrogent : pourquoi ce monde-là vit-il loin de l'Église ? Ils se mettent à rêver que dans la banlieue puisse renaître la communauté chrétienne, la fraternité... Alors que l'expérience d'utopie soixante-





16 JUILLET 2016 : sixième rencontre annuelle de jeunes Européens à Paris sur le thème « *Change Your City, Change Europe !* » (« Changez votre ville, changez l'Europe »), à l'initiative de Sant'Egidio.

CORINNE SIMONVICIC

Née dans la foulée de Mai-68 et de Vatican II, la communauté créée par Andrea Riccardi tient plus que jamais la route...

Sant'Egidio, 50 ans après

Fille de 1968 et du concile Vatican II, Sant'Egidio n'a pas attendu le pape François pour s'intéresser aux périphéries. Elle le fait depuis ses origines. Des pauvres de Rome – 3 millions de repas servis en 30 ans – aux malades du sida en Afrique, en passant, ces dernières années, par l'ouverture de couloirs humanitaires en Europe pour les réfugiés ou de maisons de vie partagées pour les personnes âgées, la communauté s'intéresse à ceux dont on préfère généralement détourner son regard, dans une approche de la charité où l'on se met à l'école du pauvre. La communauté est en fait un réseau de communautés réparties dans 70 pays, qui rassemble des hommes et des femmes du monde entier autour de trois piliers : les pauvres, la prière et la paix. Qualifiée de diplomatie parallèle – à celle

du Saint-Siège, notamment – l'action de « *l'Onu du Trastevere* » repose sur le principe que la paix n'est pas un deal ou un contrat, mais une conversion des acteurs de la guerre les uns par les autres. Sur ce plan, Sant'Egidio a connu des succès resplendissants – comme l'accord de paix au Mozambique en 1992 –, mais aussi des échecs douloureux. Parmi ces derniers, il faut citer le dossier algérien et le « contrat de Rome », réunion des partis politiques de l'opposition algérienne, organisée le 13 janvier 1995 à l'initiative de Sant'Egidio à Rome, dans le but de trouver une solution à la crise algérienne des années 1990. Rejetée par le gouvernement algérien, elle fut également vivement critiquée par les évêques d'Alger et d'Oran, Henri Tessier et Pierre Claverie.

Récemment, Sant'Egidio s'est engagée en Centrafrique, où un fragile accord de paix entre groupes politico-militaires avait été signé en 2017, rapidement endeuillé par de nouveaux massacres. Ou encore en Casamance, où elle conduit un travail de médiation entre Dakar et le MFDC, principal mouvement politico-militaire casamançais, en conflit depuis plus de 30 ans avec les autorités du pays. Mi-décembre, une délégation menée par Marco Impagliazzo, actuel président de Sant'Egidio, s'est rendue dans plusieurs villes de Corée du Nord, où la communauté soutient notamment un hôpital pédiatrique avec des aides alimentaires, des médicaments et des équipements médicaux. Une visite qui tombe deux mois après l'invitation adressée au pape François par Kim Jong-un, et un mois avant la prochaine rencontre entre ce dernier et Donald Trump. Tout ceci alors que les discussions autour de la dénucléarisation de la péninsule menées entre le pays et les États-Unis connaissent des difficultés. M.-L.K.

huitarde se politise et se marxise, ils ont l'intuition d'un manque dans cette « *recherche d'authenticité introuvable* ». Ce manque, c'est l'Évangile. Ils se mettent donc à le lire, tout en faisant la classe aux enfants pauvres qui ne vont pas à l'école.

L'actuel président de l'Académie pontificale pour la vie, Vincenzo Paglia, a été le premier prêtre à s'approcher de la communauté. C'était à la fin des années 1970. Il venait d'être ordonné et il était tout jeune vicaire dans une zone périphérique de Rome. « *J'avais eu connaissance de leur expérience, dont l'intuition – faire se rencontrer dans ce moment historique le renouveau de l'Église et les tensions qui traversaient le monde – me semblait particulièrement juste, se souvient-il. À l'époque, c'était encore circonscrit, mais, pour reprendre un mot d'Hans Urs von Balthasar, "le tout se cachait dans le fragment".* » Il se rappelle avoir été impressionné par « *la simplicité dans l'écoute de l'Évangile d'un groupe de jeunes laïcs sans prêtre, et qui considère les pauvres comme premiers compagnons de voyage.* » Qui était alors Andrea Riccardi ? « *Un jeune qui se laissait posséder par l'Évangile* », répond Paglia.

L'expérience s'est élargie, mais la dynamique personnelle d'Andrea Riccardi et de la communauté n'a pas tellement changé. « *Peut-être est-ce parce qu'il est si romain qu'il aime tant aller aux périphéries, estime son éditeur français, Jean-François Colosimo, directeur des éditions du Cerf. Il n'a pas besoin de savoir où est le centre, il baigne dedans. Et c'est important pour comprendre ce non-projet qu'est Sant'Egidio : un laisser-aller à la grâce. Son profil tire du côté de saint Vincent de Paul – sans vouloir canoniser Andrea Riccardi, ce qui le ferait rire –, dans une vie qui invente et réinvente la charité et la miséricorde au fil des rencontres.* » Après les pauvres, donc, la communauté élargit son champ d'action aux migrants, aux personnes âgées, aux malades et aux pays en guerre, au gré des rencontres.

Andrea Riccardi a accepté un maroquin de 2011 à 2013 dans le gouvernement Mario Monti, comme ministre de la Coopération internationale et de l'Intégration. Il s'était pourtant toujours méfié du *politique*, nom que l'on donne en Italie à la politique politicienne et à ses intrigues sur fond de convictions fluctuantes, qui a fait les bons et les mauvais jours de feu la démocratie-chrétienne. « *Ni la communauté ni Andrea n'avaient jamais envisagé de descendre en politique, comme on dit en italien* », se souvient, dans un français parfait, son ami Mario Giro, ancien responsable des relations internationales pour la communauté, qui fut le conseiller du ministre Riccardi avant d'entrer lui-même au gouvernement sous Enrico



À LIRE

Tout peut changer et la Force désarmée de la paix, d'Andrea Riccardi, Cerf.

« *Ce qui anime Riccardi, c'est une vraie inquiétude. Il ne reste pas tranquille, il a toujours un projet de plus.* »

FRANÇOIS CLAVAIROLY

confiance qu'il adresse à qui il rencontre dans une forme d'immédiateté», estime Jean-François Colosimo.

François Clavairoly, président de la Fédération protestante de France, participe régulièrement aux rencontres pour la paix. Il a beaucoup œuvré pour la mise en place des « *corridors humanitaires* » inventés par la communauté pour permettre à des réfugiés d'être accueillis en France, mais aussi en Belgique et en Italie. « *Ce qui anime Riccardi, peut-être plus qu'on ne le croit, c'est une vraie inquiétude. Il ne reste pas tranquille, il a toujours un projet de plus.* » Mario Giro, parlant de son ami, cite l'Écclésiastique : « *Quand j'étais encore jeune et que je n'avais pas erré çà et là, aux yeux de tous j'ai cherché la Sagesse dans ma prière. Devant le Temple, je priais pour la recevoir, et jusqu'au bout je la rechercherai.* » Ainsi, Andrea Riccardi veut toujours changer le monde, mais d'abord et toujours en commençant par lui-même. ♡ MARIE-LUCILE KUBACKI, À ROME



« Pour le christianisme, c'est le bon moment »

Alors que monte la vague populiste et souverainiste, Andrea Riccardi invite les chrétiens à résister à la peur, et les Européens à rejeter le chacun pour soi. Un message résolument optimiste.

LA VIE. Dans votre nouveau livre, *Tout peut changer*, vous soutenez avec optimisme que nous sommes passés de la nation à la globalisation. Mais ces derniers temps, c'est plutôt le contraire...

ANDREA RICCARDI. La globalisation a suivi la Guerre froide. Dans les années 1990, nous pensions aller vers la paix universelle, vers la démocratie dans tous les pays et vers un marché mondialisé. Certes, dès la chute de l'Union soviétique, les choses se sont compliquées. Les peuples d'Europe de l'Est voulaient accéder à la liberté, mais aussi renouer avec une identité. Mais depuis quelques années, un vent froid s'est mis à souffler. C'est l'hiver de la mondialisation. Tout le monde éprouve le besoin de se couvrir. En réalité, depuis 15 ou 20 ans, toutes les identités se sont recomposées. Les identités religieuses, politiques, ethniques, sociales. Beaucoup de personnes se sentent « dépayées », déstabilisées par l'information globale, les réseaux sociaux, les immigrés, et surtout par une économie dont la régulation échappe aux mains des gouvernements. La société globale est une société en mouvement. C'est angoissant. Alors, l'idée de nation émerge à nouveau, mais très différente de celle qui a marqué le XIX^e siècle. La nation est perçue comme une défense contre les excès de la globalisation.

Que faut-il donc faire ? Défendre la nation, l'opposer à ce monde global devenu si complexe ?

A.R. C'est la « solution » simple qui nous vient de Trump : « *L'Amérique d'abord.* » Et tout le monde répète après lui : « *Mon pays d'abord.* » Mais le nationalisme perçu comme le moyen de se défendre de la globalisation est une dangereuse illusion. C'est bien à tort que les communautés comme l'Union européenne, l'Otan, ou les Nations unies sont perçues comme dépassées. Le problème, selon moi, est plus profond. C'est ce que j'appellerai la crise des liens. Nous vivons dans des sociétés sans racines. Dans les quartiers populaires, l'Église était naguère très présente et il y avait aussi une forte représentation politique. Aujourd'hui, on n'appartient plus forcément à une communauté, à un parti ou à une paroisse. Plus que le retour de la nation, c'est l'individualisme qui caractérise notre époque. Un facteur encore plus

déstabilisant dans cette crise de liens est la crise de la famille. L'homme et la femme d'aujourd'hui sont seuls. Comme sont seuls aussi nos garçons et nos filles. Le nombre de familles monoparentales augmente. Les personnes âgées doivent s'habituer à vivre isolées. Cette solitude qui se répand fait changer nos attitudes. Seules les émotions sont capables de maintenir un semblant de communion. Un leader fort, qui a la capacité de faire le lien entre ses peurs et les nôtres, entre sa solitude et notre solitude, peut s'imposer par le mensonge. Le sentiment national se transforme alors en folie, ou en illusion.

Comment enrayer ce phénomène ?

A.R. Il ne suffit pas de dénoncer le nationalisme ou de vanter les mérites de la mondialisation. Il faut refaire le tissu social, recréer des communautés humaines. Une vraie réforme devrait se faire par en bas, avec la base de la société, à partir de celle-ci. Commençons par rebâtir le vivre-ensemble, comme quelque chose de nouveau.

« Il faut refaire le tissu social, recréer des communautés humaines. Une vraie réforme devrait se faire par en bas, avec la base de la société. »

Peut-on comprendre que les gens votent pour les populistes ?

A.R. On ne doit pas mépriser cet électorat comme le font parfois les élites. Mais, la réponse des populistes est une fausse réponse. Les politiques ne devraient pas alimenter la peur. Aujourd'hui, en Italie, on ferme beaucoup de centres d'accueil. De nombreux étrangers vont être jetés dans la rue, sans être expulsés pour autant. Nous aurons donc davantage de conflits. D'autant que l'on insiste là-dessus tous les jours à la télévision...

L'Europe est jugée incapable de protéger...

A.R. Les souverainistes parlent d'une restauration de la nation et de la tradition. Ils prétendent que c'était mieux avant. Mais est-ce que c'était vraiment mieux avant ? En quoi ? Et quand ? Ce n'est pas évident. En réalité, la nation idéale des populistes n'a jamais existé. Aujourd'hui, en tout cas, l'Europe est composée de pays de taille moyenne, qui demain seront de petites puissances, y compris la France, l'Italie et l'Allemagne. Comment discuteront-ils avec des géants comme l'Inde, la Chine ou même le Nigeria ? Quel peut-être l'avenir de la Hongrie face au problème démographique ? De l'Italie ? Si nous voulons sauver nos civilisations,



ANDREA RICCARDI pose dans la salle de la paix, au siège de Sant'Egidio, à Rome, devant un tableau de Stefano Di Stasio, *Paix au Mozambique*. La médiation de Sant'Egidio permit en effet de signer l'accord général de paix, le 4 octobre 1992, fête de saint François, mettant fin à plus de 15 ans de guerre civile. Sur le tableau, les protagonistes de la négociation sont représentés devant l'église de Sant'Egidio pendant que la colombe de la paix vole au-dessus de l'Afrique. À gauche, la paix brûle leurs armes pour toujours.

nos valeurs, nos traditions, nos droits, nous avons besoin de rester ensemble. Nous avons besoin de l'Union européenne, de sa force dialoguante, de son engagement pour la paix. Je ne dis pas que l'Union est parfaite. Par exemple, elle gère la politique de manière bureaucratique. Mais si les Européens jouent au chacun pour soi, ils n'ont pas de futur.

Vous évoquez le problème démographique de l'Europe. L'immigration et le métissage seraient-ils une solution ?

A.R. Le métissage n'est pas un « modèle », mais quelque chose de concret, qui se produit à tous les niveaux. Par les cuisines et les saveurs, la culture globale, les médias, la musique, les mariages mixtes. Quant à l'immigration, c'est un phénomène historique, qui peut être régulé, mais pas stoppé. Mais je ne pense évidemment pas que l'accueil de tous les migrants soit la solution, ni d'ailleurs que les migrations soient un défi pour notre seul continent, car il existe aussi une énorme immigration interafricaine et interne à l'Amérique latine. Néanmoins, l'immigration répond aussi à certains besoins. Dans mon pays, la *badante* (auxiliaire de vie) permet à la personne âgée ou malade de vivre chez elle. Un demi-million d'étrangères effectuent ce travail. Si je peux vous parler, c'est parce qu'une jeune femme d'origine ukrainienne prend soin en ce moment de ma vieille mère. En aval, le problème est moins l'immigration que le manque d'intégration. En amont, il faut lutter contre les trafiquants d'êtres humains et aider la jeunesse à rester dans son pays. Or les systèmes de coopération de différents pays européens ont été démantelés ou ne fonctionnent plus. Enfin, les Européens doivent discuter avec les dirigeants africains pour qu'ils essaient de lutter contre les mirages d'une immigration *via* le désert puis *via* la Méditerranée.

Que représente l'Afrique pour vous ?

A.R. L'Afrique est le partenaire historique de l'Europe, dans le bien et dans le mal ; elle est notre « Grand Sud », un continent auquel nous lient la culture et les langues. Il faut que les Européens redécouvrent l'Afrique comme un partenaire dont ils ont besoin. Je rejette une vision de l'Afrique seulement économique,

ou matérielle : la plus grande ressource, ce sont ses hommes, ses femmes, ses jeunes. Pour Sant'Egidio l'Afrique représente la terre où vivent des milliers de frères et sœurs : nous y avons des communautés importantes dans plus de 30 pays. L'Afrique est le continent de l'avenir, celui où se joue le futur de la mondialisation.

Récemment, Sant'Egidio a été reçue au plus haut niveau en Corée du Nord. Qu'espérez-vous de cette rencontre ?

A.R. Sant'Egidio s'engage là où elle peut en faveur du dialogue et de la paix. C'est une vocation que nous avons découverte comme une ressource spirituelle, une force des chrétiens. La paix est une chose trop sérieuse pour la laisser aux diplomates et aux militaires. En Corée du Nord, comme ailleurs, Sant'Egidio tisse un dialogue fait de respect et d'exigence humanitaire. Il s'agit aussi de parler pour que s'installent un courant de sympathie et un climat d'ouverture. Lorsqu'on parle de cette région du monde, on entend seulement des discours de guerre (qui plus est de guerre nucléaire). Nous désirons entamer un processus d'espoir.

« Les Européens doivent redécouvrir l'Afrique comme un partenaire. Elle est le continent de l'avenir, celui où se joue le futur de la mondialisation. »

Comment construire une culture de paix alors que l'on assiste au retour de la logique de puissance ?

A.R. La guerre est redevenue populaire dans les discours des responsables politiques mondiaux, comme s'il s'agissait d'une solution. Du coup, le grand public est désespéré et commence à penser que la guerre peut devenir inévitable. La guerre est une aventure sans retour,

un massacre inutile, la chose la plus contraire à l'humanité qui soit. Les papes des XX^e et XXI^e siècles l'ont dit avec un esprit prophétique, quelquefois très isolés. Sant'Egidio se bat partout pour que la culture de la paix soit répandue. Tout comme la peine de mort, la guerre doit être bannie pour toujours. Ce n'est pas une utopie naïve, mais un rêve réaliste. Il y aura toujours des contentieux et des conflits parmi les hommes, mais ils peuvent être résolus par d'autres moyens. Or Sant'Egidio ne se borne pas aux discours : elle intervient concrètement pour faire la paix dans plusieurs régions du monde, mettant au service son expérience dans la médiation. Nos actions de résolution des conflits sont bien connues et sont devenues populaires. Nous recevons des appels à intervenir.

Tout comme la paix, le dialogue entre les religions est un art difficile. Faut-il encore y croire ?

A.R. Il le faut. Le dialogue, c'est un fleuve souterrain qui lie les hommes et les femmes qui le vivent et le répandent autour d'eux. C'est une architecture spirituelle commune qui peut sauver le monde et le sauve

déjà. Le dialogue peut avoir des retombées immédiates et visibles, mais en général c'est comme un tissu qui se tisse dans l'amitié et la sympathie, sans bruit. Il ne faut pas croire que cela ne produise pas des effets : c'est comme un réseau qui se répand partout. C'est comme l'air, comme la prière : on ne les voit pas, pourtant c'est indispensable pour vivre. Devant des situations inextricables, on peut avoir la tentation de baisser les bras, mais faire quelque chose est toujours possible. Par nos rencontres interreligieuses annuelles, nous avons vu se créer un peuple du dialogue qui dépasse toute frontière. Aller aux racines de sa propre foi permet d'y trouver l'unité du genre humain. De loin, la prière pour la paix des religions du monde semble inutile, mais si on s'approche on constate qu'elle possède une force historique qui peut changer les cœurs et le monde.

Cette foi qui vous anime, peut-elle survivre dans une société en profonde recomposition ?

A.R. La réponse se trouve dans l'histoire de l'Église. Voyez ce qui reste de l'Empire romain et de l'Église quand Grégoire le Grand est élu pape, en 590. Les Lombards ou les Saxons avaient une culture historique, une langue, une civilisation, et ils étaient ralliés à l'hérésie arienne. Il ne les a pas rejetés, mais intégrés, ce qui a ouvert la voie à l'évangélisation de l'Angleterre. Autre exemple : au XIII^e siècle, l'Église disposait d'importants pouvoirs, mais la société changeait. Les Franciscains apportent l'Évangile au plus près des hommes : à côté de toi, de ta maison, dans ton village, dans les fêtes. Le christianisme commence à parler en langue vulgaire – donc en italien et dans les langues des différents peuples européens. Le message de saint François permet à l'institution de se transformer et de s'adapter à l'évolution de la société. À l'époque moderne, en France, les catholiques ont subi la laïcisation de l'État. En Italie, ce fut la fin des États pontificaux. Un changement radical, longtemps perçu comme dramatique. Mais désormais, la laïcité est vue par tous, catholiques inclus, comme un bien commun et comme une réponse au défi de l'islamisme.

Et aujourd'hui ?

A.R. Je suis optimiste. Pour le christianisme, c'est le bon moment. Il dispose de tout l'espace nécessaire. Il faut parler des peurs des hommes. C'est le rôle des chrétiens. Il faut recréer le tissu communautaire. C'est aussi le rôle des chrétiens. Il faut parler d'espoir. C'est encore là que l'on attend les chrétiens. Il y a des risques de guerre. Encore et toujours, c'est le rôle des chrétiens que d'être artisans de paix. Vous voyez qu'un

grand espace s'ouvre à la vocation chrétienne ! Mais je vous avouerai que je suis aussi très préoccupé. Sommes-nous à la hauteur de ce défi ? Nos leaders sont faibles, nos communautés sont faibles... Nous aussi nous avons peur, nous ne voulons pas être envahis, nous redoutons la mondialisation. Mais alors, comment évangéliser ?

Les religions, en particulier l'islam, vivent aussi une « déculturation », une « sainte ignorance », selon la formule d'Olivier Roy.

A.R. C'est un problème terrible pour l'islam, pour la culture arabe et pour de nombreux immigrés. Ils arrivent chez nous coupés de leur culture authentique, et croient la trouver dans un islam lui-même « déculturé ». Voilà comment le fondamentalisme se répand. Mais, nous aussi, nous devons enraciner notre christianisme, lutter pour qu'il ne se réduise pas à des institutions sclérosées. Sinon, demain, quel christianisme aurons-nous ? Des sectes ? Au Brésil, l'Église universelle du royaume de Dieu a joué un rôle important pour faire élire Bolsonaro. Au Mozambique et au Malawi, j'ai vu de mes propres yeux des faux prophètes. Beaucoup n'ont pas de lien réel avec le christianisme. La « théologie de la prospérité » promet de devenir riche parce que l'on croit. Les gens ont à la fois un besoin de guérison et un besoin de biens matériels. Ces groupes répondent aux deux. C'est bien le danger.

Que répondre en tant que chrétien ?

A.R. Nous entrons dans une culture vraiment nouvelle. Ce n'est pas un changement dans le monde. C'est un changement de monde. Pour les chrétiens, le grand risque n'est pas seulement d'être pessimistes. C'est tout autant de rester des minoritaires élitistes. Ou des traditionalistes qui cherchent un moyen de défense. Ou des chrétiens engagés genre « anciens combattants », qui méprisent les chrétiens de droite et ceux qui ont peur. Toutes ces attitudes sont dramatiques. Nous devons construire une Église où l'on se parle, une Église qui fait vraiment communauté de peuple. Les chrétiens d'aujourd'hui sont comme les Hébreux devant un nouvel Exode. Au fond, notre attitude doit être très simple. Il faut être avec les gens. Les accompagner dans le passage de la nouvelle mer Rouge. Quand le pape François parle d'une Église en sortie, c'est une grande vision, c'est à cela qu'il appelle. Voilà la mission des laïcs chrétiens : être avec les autres et être avec l'Évangile. Les chrétiens peuvent être une semence dans ce monde. Mais seulement s'ils ont la capacité d'aimer ce monde au lieu d'en avoir peur. **INTERVIEW HENRIK LINDELL ET JEAN-PIERRE DENIS**